



HAL
open science

Jorge Semprún : autobiographie, réécriture et vérité

Marta Ruiz Galbete

► **To cite this version:**

Marta Ruiz Galbete. Jorge Semprún : autobiographie, réécriture et vérité. Les Cahiers de l'ILCEA, 2005. hal-02898884

HAL Id: hal-02898884

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-02898884v1>

Submitted on 8 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JORGE SEMPRÚN : AUTOBIOGRAPHIE, RÉÉCRITURE ET VÉRITÉ

Marta RUIZ GALBETE
(Université Stendhal – Grenoble 3)

Les cahiers de l'ILCEA, n° 7-2004/2005 : "Littérature et vérité",
Grenoble, ELLUG-ILCEA/Université Stendhal-Grenoble 3, 2005,
pp.177-192.

Depuis qu'il se prodigue dans les ministères et les "Bouillons de culture" Semprún est devenu un écrivain si télégénique qu'il n'est point besoin de le présenter longuement. Petit-fils d'Antonio Maura, jeune exilé républicain, résistant, déporté, dirigeant clandestin du PC espagnol, hétérodoxe communiste, anticomuniste, intellectuel et témoin... voici en quelques mots le parcours retracé dans ses textes et inlassablement repris par les médias. Or s'il suffit à l'écrivain d'évoquer ses avatars pour que se dessine en filigrane le canevas de l'Histoire, Semprún est loin d'être un simple témoin pour ces lecteurs qui ont atteint au fil des ouvrages un degré d'intimité rare avec l'homme. N'en sont-ils pas arrivés à connaître ses blessures les plus enfouies à force de le deviner sous ses masques fictionnels, de le suivre à chacun de ses revirements politiques et de participer à la reconstruction du puzzle de sa vie ? Mieux encore, ils ont touché à l'essentiel lorsque, en pleine déferlante mémorielle des années 90, Semprún leur a fait une dernière révélation : c'est uniquement à la lumière de Buchenwald et de sa mémoire mortifère que sa vie prenait son vrai sens.

Aussi croyons-nous tout connaître de ce Semprún qui nous a livré sa vérité, le noyau de l'expérience qui le ferait être ce qu'il est. Mais qu'est-ce après tout que la vérité dans une autobiographie romancée qui revendique le besoin de fiction ? Ne l'a-t-on pas vue évoluer de livre en livre, redécouverte et nuancée au gré des convictions changeantes de l'auteur ? Et enfin, y a-t-il seulement une vérité dans le récit du vécu qui, au-delà de l'exactitude référentielle, ne relève pas de l'autojustification ou de la construction d'une image de soi ?

AUTOBIOGRAPHIE ET VÉRITÉ

Les liens tissés dans l'œuvre de Semprún entre écriture autobiographique et vérité ont toujours été complexes, à commencer par la difficulté d'établir les limites de l'autoréférentialité. L'écriture de soi semble, en effet, un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part : elle envahit la fiction et se décline dans toute une gamme qui, du témoignage romanesque à l'ouvrage de mémoire et

au récit de vie romancé, n'arrive jamais à adopter la forme canonique d'une autobiographie.

“L'expérience autobiographique est, il est vrai, tellement chargée —concède l'auteur— qu'il y a une tendance, une volonté, presque une pulsion conduisant au récit autobiographique permanent. Mes livres sont presque tous des chapitres d'une autobiographie interminable¹.”

D'une autobiographie interminable ou, plutôt, longuement reprise. Car l'émergence du mot “pulsion” n'est pas le fait du hasard : sous le chantier inépuisable du “moi”, c'est la nécessité d'un perpétuel *aggiornamento*, d'un rajustement intime que l'irrépressible désir de se mettre en récit dévoile. Et ceci aussi bien sur le registre de l'autoréférentiel que sur celui de la fiction².

Face à cet enjeu identitaire, la confusion des genres et la complémentarité kaléidoscopique des différents ouvrages n'ont aucunement dérangé le lecteur. Le discernement de la vérité factuelle était certes un problème mineur à côté de cette exégèse intime qu'entreprenait l'écrivain pour maîtriser sa vie en la rendant lisible. Et il faut dire que Semprún fera tout pour encourager une telle attitude de “limier”³. D'une part les fictions vont ponctuer et donner du relief à ce processus grâce à la transposition des mêmes affiliations et ruptures, à leur projection fantasmatique ou sacrificielle... et d'autre part, en affirmant avoir fait parler certains de ses personnages “à ma place, avec l'impudeur et l'impudence que s'autorisent les personnages de fiction”, les avoir inventés d'ailleurs “pour pouvoir parler (...) de mes vérités les plus intimes⁴”, ne laisse-t-il pas entendre que ceux-ci lui ont permis de livrer plus de choses sur lui-même que les textes autoréférentiels.

Quant aux récits de vie et romans personnels, ils ont encore ajouté à cet autobiographisme diffus car les ressources du romanesque s'y seraient avérées nécessaires pour réussir la transmission de certaines expériences vécues par l'auteur. Aussi la vérité historique des camps —parfois trop plate, parfois difficile à communiquer— aurait-elle “besoin d'invention pour devenir vraie (...) pour emporter la conviction, l'émotion du lecteur”, “besoin d'un peu d'artifice” pour pouvoir “susciter l'imagination de l'inimaginable⁵”. Mais

¹ “Jorge Semprún : « Je n'ai été le ministre de personne »”, entretien avec Gérard Cortanze, *Le Magazine Littéraire*, n° 317, 1^{er} janvier 1994, p. 101.

² En ce sens, il suffit d'évoquer l'histoire de Ramón Mercader, placée sous le signe du double et de la supplantation, celle du roman d'Artigas (“un passeport, des papiers. Il faut que ça soit en rapport avec l'identité !”, *L'Algarabie*, Paris, Fayard, 1981, p. 407), le retournement idéologique de Netchaïev, ou encore le suicide de Juan Larrea, rattrapé dans *La Montagne blanche* par l'intolérable souvenir du camp, pour constater à quel point les avatars de la personnalité sont au cœur de l'univers romanesque.

³ Nous reprenons ici l'expression de Philippe Lejeune qui dans son ouvrage classique *Le Pacte autobiographique* (Paris, Seuil, “Poétique”, 1975, p. 36) appelle “lecteur limier” celui qui escompte des révélations plus sincères dans les romans que dans l'autobiographie avouée.

⁴ *Adieu, vive clarté*, Paris, Gallimard, 1998, pp. 51, 48 et 49 respectivement.

⁵ *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, p. 271 et p. 135 respectivement.

n'en va-t-il pas de même lorsqu'il est question d'un enjeu personnel...? "On n'arrive jamais à la vérité sans un peu d'invention, tout le monde sait cela. Si on n'invente pas un peu la vérité, on passe à travers l'histoire, surtout celle qui vous est arrivée à vous-même"⁶, pouvait-on lire dans *Quel beau dimanche !*, avant que l'écrivain ne conclue "dans cette histoire tout est vrai car je l'ai inventé". Semprún n'en sera pas moins formel pour autant ; ses récits de vie ne craindraient aucune collation insidieuse avec les faits... Et quelle importance si un personnage imaginaire prend la place d'un autre bien réel⁷ ? "Je ne considère pas que ces inventions modifient en quoi que ce soit la vérité profonde du récit et de l'autobiographie en ce qu'il y a de vrai"⁸, expliquera-t-il. D'autant qu' "une fiction ne peut pas non plus contredire l'autobiographie : *Le Grand voyage*. Je ne peux pas raconter ce qui n'a pas été. Il y a là une contrainte absolue"⁹... et que la question de la référentialité a été évacuée au profit d'une vérité dont il est le seul à détenir la clef !

Inventer "en accord avec la réalité", voici donc ce que l'écrivain semble avoir fait avec toute une palette de figurants plus ou moins composites, plus ou moins nécessaires d'ailleurs à la démonstration d'une idée... Il est vrai qu'on ne pourrait pas lui en faire grief dans la mesure où ces récits de vie antérieurs aux années 90 ne sont pas tenus par un pacte référentiel. Mais cela changera-t-il lorsque la première personne autobiographique sera ouvertement assumée ? Ce Nicolaï de *L'écriture ou la vie*, parfait "déchet" *ad hoc* de la Révolution, est-il en fin de compte un personnage réel ? Et le bouquiniste qui, dans *Adieu vive clarté...*, met en garde Semprún contre les dangers du communisme, a-t-il vraiment existé ?

La question qui se pose donc à ce stade est bien de savoir si le pacte autobiographique assumé au tournant des années 90, et notamment dans *L'écriture ou la vie*, va clarifier le rapport du narrateur à la référentialité. Rappelons à ce propos que le but d'une véritable autobiographie "n'est pas la simple vraisemblance, mais la ressemblance au vrai. Non « l'effet de réel », mais « l'image du réel »"¹⁰, et que lorsqu'un pacte référentiel est clairement conclu, le fait qu'il soit mal tenu, voire pas tenu du tout, ne relèverait plus de l'ordre de la fiction mais de celui du mensonge. Désormais il ne devrait plus suffire à Semprún d'inventer ni d'emprunter des chemins de traverse pour aller plus vite à l'essentiel. La sincérité devra passer par l'exactitude factuelle car telle est la contrainte du pacte autobiographique qu'il

⁶ *Quel beau dimanche !*, Paris, Grasset, "Les cahiers rouges", 1980, p. 357.

⁷ Plus de trente ans après *Le Grand voyage*, le lecteur apprendra que le gars de Semur était un personnage romanesque ("J'ai inventé le gars de Semur pour me tenir compagnie, quand j'ai refait ce voyage dans la réalité rêvée de l'écriture. (...) J'ai inventé le gars de Semur, j'ai inventé nos conversations." *L'écriture ou la vie*, p. 271) et qu'il en allait de même pour Hans, le compagnon de Résistance qui défilait successivement sur les pages du *Grand voyage* et de *L'Evanouissement* :

"J'avais inventé Hans Freiberg —que nous appelions Hans von Freiberg zu Freigerg, dans *Le Grand voyage*, Michel et moi, en souvenir d'*Ondine*— pour avoir un copain juif. J'en avais eu dans ma vie de cette époque-là, je voulais en avoir un aussi dans ce roman." (*Ibid.*, p. 46)

⁸ "Ecrire sa vie", entretien avec Paul Alliès, *Pôle Sud*, n° 1, automne 1994, p. 24.

⁹ Jorge Semprún, "El eurocomunismo está muerto", *Cambio 16*, n° 443, juin 1980, p. 49.

¹⁰ Cf. Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, *op. cit.*, p. 36.

semble avoir enfin accepté. “Voilà la vérité rétablie : la vérité totale de ce récit qui était déjà véridique¹¹”, concédera-t-il dans *L'Écriture...* en remettant Julien Bon à la place que Hans lui avait prise dans un vieil épisode du maquis... Mais pourquoi s'inquiéter donc de l'exactitude d'un récit lorsqu'on nous en assure la vérité ? Que vaut après tout la possibilité d'une *vérification* face à cette idée de *vérité* plus proche de la compréhension du vécu que de la simple accumulation de faits ? D'ailleurs, lorsque le récit s'imbrique dans le témoignage de Buchenwald n'est-il pas normal de répugner à vérifier son adéquation avec les faits ? Le propos semblait indécent, c'était surtout inutile. L'émotion suscitée par le témoignage n'était-elle pas un gage suffisant de vérité ?

En réalité, l'assomption de la première personne autobiographique ne changera pas grande chose dans le rapport de l'écrivain au référentiel. Ce qu'il faut comprendre en revanche, une fois dégagée la question du témoignage historique des camps, c'est plutôt la consistance acquise par le “moi” présent. Rappelons à ce propos qu'il n'y aurait pas de raison pour écrire une autobiographie si l'auteur n'avait jamais éprouvé au cours de son existence une modification ou un changement radical par rapport à sa vie antérieure car ce sont justement ces métamorphoses qu'il s'agit d'élucider pour offrir ensuite une connaissance récapitulative du “moi”. Dans le cas de Semprún les ruptures n'ont pas manqué, il est vrai : écartelé entre deux pays et deux langues, brisé par deux expériences traumatisantes (la déportation et l'exclusion du parti), marqué par sa viscérale abjuration du communisme, les moments de non-reconnaissance ou d'éréliction idéologique ont été si nombreux que la plus grande partie de sa quête identitaire aura pris la forme d'un long travail de deuil. Si nous revenons sur l'entreprise autobiographique de Semprún au sens large, nous constaterons en effet qu'à la période de désaffiliation communiste couronnée par *Quel beau dimanche !* correspond une stratégie tendant à dissocier l'auteur-narrateur du personnage que celui-ci a été. Pour rendre cette maïeutique identitaire basée sur un rapport de questionnement, voire de récusation de certaines expériences, la formule du roman personnel était sans doute plus apte que les contraintes de la référentialité.

Or le début de la réflexion post-marxiste dans les années 1980-81 marquera un véritable point d'inflexion dans l'autoreprésentation faisant émerger une première personne autobiographique assumée. Liée à l'affirmation de sa nouvelle identité d'intellectuel apatride et bilingue ayant redécouvert les valeurs de la démocratie libérale, la nouvelle allégeance idéologique aura donc pour effet de réconcilier auteur, narrateur et personnage, aussi bien dans le présent que, dans la mesure du possible, par le passé. Il est donc tout à fait normal qu'au tournant des années 90 la problématique identitaire bascule du présent de l'écriture à la perception du vécu. Semprún tente alors de “reconstruire le puzzle de sa vie” en comblant

¹¹*L'Écriture ou la vie*, p. 46.

les failles qu'il avait creusées auparavant et fixe définitivement le récit de sa vie grâce à l'imposition d'une image limpide et totalisante de soi. Et pourtant, la mise en récit de la problématique identitaire a beau déboucher sur une "solution", le vécu restera un temps accompli, seulement susceptible de réinterprétation, jamais de reconstruction. Quand bien même celle-ci prendrait les allures d'une révélation.

L'ÉCRITURE OU LA VIE

Mais quelle est donc la révélation faite par *L'Écriture ou la vie* et en quoi changerait-elle notre lecture ? Rappelons pour commencer qu'avant 1994, date de parution du livre, l'idée de ne pas être un véritable écrivain était souvent revenue dans les déclarations de Semprún, dont personne n'ignorait le passé politique. A vrai dire, depuis que le lauréat du Prix Fémina 1969 avait lancé, avec un brin de provocation, qu' "en ce moment, à mon stade, l'action littéraire est une thérapeutique provisoire¹²", l'idée d'un certain dilettantisme littéraire avait ponctué une carrière par ailleurs brillante et largement médiatisée. Pour ce personnage charismatique, aventurier cultivé qu'une aura de succès entourait depuis qu'il avait surgi de la clandestinité communiste, l'écriture semblait n'être qu'un répit, un talent supplémentaire. Mais voilà que *L'Écriture ou la vie* venait problématiser ce rapport sous forme de disjonction : il y eut un moment à son retour de Buchenwald en 1945 où écrire lui aurait valu la mort. "Maintenant c'est facile à dire, bien que je ne m'en sois pas rendu compte au moment où cela m'arrivait¹³", avouera l'écrivain... Pourtant l'enjeu dévoilé était grave et l'instant douloureux... "Le bonheur de l'écriture, je commençais à le savoir, n'effaçait jamais ce malheur de la mémoire. Bien au contraire : il l'aiguissait, le creusait, le ravivait. Il le rendait insupportable¹⁴." Et plus loin, "Voilà où j'en suis : je ne puis vivre qu'en assumant cette mort par l'écriture, mais l'écriture m'interdit littéralement de vivre¹⁵." L'idée sera argumentée, démontrée, étayée avec un degré de redondance en tout point similaire à celui des ouvrages à thèse, même si ce passage de *L'Écriture...* reste incontournable dans l'exposition du choix qui se profilait :

"À Ascona, dans le Tessin, un jour d'hiver ensoleillé, en décembre 1945, j'avais été mis en demeure de choisir entre l'écriture ou la vie. C'est moi qui m'étais mis en demeure de faire ce choix, certes. C'est moi qui avais à choisir, moi seul.

Tel un cancer lumineux, le récit que je m'arrachais de la mémoire, bribe par bribe, phrase après phrase, dévorait ma vie. Mon goût de vivre, du moins, mon envie de persévérer dans cette joie misérable. J'avais la certitude d'en arriver à un point ultime, où il me faudrait prendre acte de mon échec. Non pas parce que je ne parvenais pas à écrire : parce que je ne parvenais pas à survivre à

¹²"Jorge Semprun. Prix Fémina 1969", entretien avec Michèle Cotta *et alii*, *L'Express*, 8-14 décembre 1969, p. 153.

¹³"Al filo de la escritura", entretien avec Miguel Riera, *Quimera*, n° 88, avril 1989, p. 23.

¹⁴*L'Écriture ou la vie*, p. 171.

¹⁵*Ibid.*, p. 174.

l'écriture, plutôt. Seul un suicide pourrait signer, mettre fin volontairement à ce travail de deuil inachevé : interminable. Ou alors l'inachèvement même y mettrait fin, arbitrairement, par l'abandon du livre en cours¹⁶."

Face au caractère mortifère de la mémoire et au prix exorbitant que le jeune homme refusa de payer, l'oubli radical de l'expérience du camp aurait été une réaction instinctive ("seul l'oubli pourrait me sauver", "il me fallait choisir entre l'écriture et la vie, j'avais choisi celle-ci. J'avais choisi une longue cure d'aphasie, d'amnésie délibérée, pour survivre¹⁷"...) même si la renonciation à l'écriture s'avérait totale dès lors qu'"il n'était pas question (...) d'écrire quoi que ce fût d'autre. Il aurait été dérisoire, peut-être même ignoble, d'écrire n'importe quoi en contournant cette expérience¹⁸"... L'épée de Damoclès de la mémoire mortifère suspendue sur sa tête, Semprún n'aurait donc plus écrit pendant une longue période, nous prie-t-on de conclure... Or rien n'est plus faux.

Il n'est pas question dans l'analyse qui suit de mésestimer les difficultés d'un écrivain novice aux prises avec l'expérience concentrationnaire. Banaliser la question de l'indicible ou rendre problématique la mise en récit de Buchenwald est d'autant plus loin de notre propos que le jeune convalescent d'Ascona abandonna de fait le roman auquel il avait travaillé tout au long de l'automne et de l'hiver 1945. Ce constat ne devrait pourtant pas cacher que l'alternative projetée sur l'hiver 45 ne peut être préservée dans toute sa force dramatique qu'en décrétant les éléments contradictoires nuls et non avenus. Disparue *Soledad*, la pièce de 1947 sur les grèves à Bilbao, rejetées aux limbes de l'aliénation poétique ces dizaines d'odes à Staline et chants à la Pasionaria évoqués par l'auteur de *Autobiografía*...¹⁹. À moins que nous ne considérions —comme l'auteur nous invite à le faire— que *Soledad* "n'avait été qu'un exercice intime, pour me prouver à moi-même que ce n'était pas par impuissance ou par paresse que je n'écrivais pas, mais de propos délibéré²⁰"...

Peu importe en réalité si à travers l'antienne d'une vocation empêchée Semprún tente de contourner la stérilité littéraire à laquelle son engagement zdanovien des années 50 l'avait réduit²¹. Le fait est

¹⁶*Ibid.*, p. 204.

¹⁷*Ibid.*, pp. 171 et 205 respectivement.

¹⁸*Ibid.*

¹⁹*Cf. Autobiografía de Federico Sánchez*, Barcelone, Planeta, 1977, p. 17. Nous citons le texte de l'édition espagnole, traduit par nos soins.

²⁰*L'Écriture*..., p. 283.

²¹Pour ce qui est de ce démarrage tardif des publications, signalons qu'à une époque bien plus proche des faits, où il tenait à prendre ses distances avec l'homme d'appareil qu'il avait été, Semprún n'avait eu aucun mal à avouer qu'il ne savait pas ce qui se serait passé si son activité politique avait été moins soumise à la clandestinité :

"Comme j'ai toujours désiré écrire, je l'aurais fait de toute façon, mais mon écriture aurait certainement été intégrée à l'activité du Parti, elle aurait revêtu une volonté plus instrumentale, le côté « promouvoir des idées ». (...) Je pense qu'il y a deux obstacles possibles à l'écriture : dans mon cas, cela pouvait être l'obstacle matériel et la volonté d'adhésion à une pensée collective."

que le jeune communiste ne renonça pas à sa vocation littéraire en 1945 et que la “cure d’amnésie” censément essentielle à sa survie ne l’empêcha pas plus de lire et de témoigner... que d’écrire sur Buchenwald ! Semprún fut, en effet, l’un des premiers à saluer *L’Espèce humaine* dans les pages d’*Action*²², il ne manqua pas, à son retour, de participer à des actes où la communauté hispanique de Paris rendait hommage aux déportés républicains²³. Et si cela affaiblissait déjà la “thèse” autobiographique de *L’Ecriture ou la vie*, la pièce de théâtre que le jeune communiste écrivait en 1950, rue Félix-Ziem, suffirait, elle seule, à l’invalider. De cette pièce racontant l’élimination d’un mouchard à Buchenwald nous n’aurons que quelques bribes en 1980²⁴, mais l’esprit des *Beaux dimanches* peut être facilement mesuré à l’aune des exigences idéologiques de l’année 1950 pour un communiste²⁵ : le texte bravait “l’interdit de figuration” du camp, célébrait l’héroïsme des déportés communistes et faisait l’apologie globale de leur combat. Voilà ce que Semprún ne pouvait admettre sans ébranler les fondements de son vaste projet de réécriture autobiographique : dès lors que cette pièce faisait clairement échec à l’alternative de 1945 et gênait la résolution du puzzle semprunien proposée dans *L’Ecriture*... il fallait tout simplement l’ignorer.

Le choix de 45 a beau être faux, il n’en reste pas moins la première prémisse d’un syllogisme autobiographique qui permet à l’écrivain de bâtir une nouvelle version de sa vie en deux temps avec l’année 1964 pour charnière significative et un minimum de changements factuels. L’ébauche de cet enchaînement causal sera d’ailleurs antérieure à 1994, car c’est dans *Federico Sánchez vous salue bien* que nous l’avons trouvée pour la première fois :

Jorge Semprún in Christian Salé, *Les scénaristes au travail*, Lausanne, Hatier, “5 Continents”, p. 112

²²“*L’Espèce humaine*”, *Action*, 4 juillet 1947, signé “Georges Falcó”. Il est aussi fort probable que Semprún ait également lu, dès leur sortie, les livres de Rousset et *L’enfer concentrationnaire* d’Eugen Kogon.

²³Dans *L’Ecriture*... (p. 148) Semprún maintient avoir “parlé pour la première et dernière fois, du moins pour ce qui est des seize années suivantes” le soir de son retour, chez Pierre-Aimé Touchard. Cependant, c’est un fait avéré qu’il participa au moins à un hommage aux intellectuels déportés organisé par l’ “Unión de Intelectuales Españoles” (UIE) dont son père faisait partie, et ce dès le 31 mai 1945. Cf., à ce propos, le *Boletín de la UIE*, Paris, 5-6-7, avril-mai-juin 1945, p. 8.

²⁴D’après la version *Quel beau dimanche !*, (pp. 234, 235) il s’agissait donc d’ “une histoire qui se passait à Buchenwald, un dimanche, comme son titre l’indique. D’ailleurs, c’était une histoire d’indicateur, elle tombe bien, cette allitération. L’histoire d’un mouchard, si vous préférez. Ou plutôt, l’histoire de sa découverte et de sa liquidation. L’action de la pièce se déroulait un dimanche après-midi, en un seul lieu —la baraque de l’*Arbeitsstatistik*— et elle concernait l’élimination physique d’un mouchard des SS. La règle des trois unités était scrupuleusement respectée, vous pouvez m’en croire. Et l’un des personnages de la pièce s’appelait Gérard, bien sûr.”

²⁵La rédaction de cette pièce était en effet contemporaine au déroulement du procès pour diffamation intenté par David Rousset contre les *Lettres Françaises* à la suite de la publication de son célèbre “Appel pour la constitution d’une commission d’enquête sur les camps soviétiques” dans le *Figaro Littéraire* du 12 novembre 1949.

“Il fallait choisir l’écriture ou la vie, j’ai choisi cette dernière. J’ai choisi une longue cure d’aphasie, d’amnésie délibérée, pour revivre. Ou pour survivre. J’ai choisi du même élan l’illusion d’un avenir, par le moyen de l’engagement politique, puisque l’engagement dans l’écriture me ramenait à l’enfermement de la mémoire et de la mort. *C’est ainsi que je suis devenu un autre, Federico Sánchez, pour pouvoir continuer à être quelqu’un.* Mais en 1964, Federico Sánchez avait disparu, provisoirement du moins, rejeté dans les ténèbres extérieures. *J’étais redevenu moi-même —cet autre que je n’avais pas encore été—* grâce à un livre, *Le Grand voyage*. Le livre que je n’étais pas parvenu à écrire en 1945. L’une des variantes possibles de ce livre, plutôt : elles étaient virtuellement infinies²⁶.”

Sous ces allures d’évidence, Semprún vient en fait de franchir ici un nouveau pas : vouer sa vie au combat communiste aurait été un choix largement conditionné, une sorte de feinte politique pour éviter le dénouement fatal, quitte à renoncer à la partie de sa personnalité la plus essentielle et intime.

“Il me fallait choisir entre l’écriture et la vie, j’ai choisi cette dernière —insistait-il dans sa préface à la *Lettre sur le pouvoir d’écrire*—. J’ai choisi du même coup l’illusion d’un avenir, par le moyen de l’engagement politique, puisque l’engagement dans l’écriture me ramenait à l’enfermement de la mémoire et de la mort²⁷.”

Et quoi de plus compréhensible que ce “fourvoiement” communiste ? Pourrait-on vraiment lui tenir rigueur de cette “excroissance”, regrettable mais ô combien compréhensible, du simple désir de vivre...²⁸ ? En 1964, la coïncidence significative entre la fin de son militantisme au PCE et la publication du *Grand voyage* devait cependant rétablir la situation en marquant l’apaisement de la mémoire du camp et la fin de l’hypothèque qu’elle faisait peser sur sa vie :

“Ainsi, en 1964, j’avais été obligé de redevenir moi-même. De le devenir, plutôt, car je n’avais pas encore été vraiment moi-même.

²⁶*Federico Sánchez vous salue bien*, p. 21. C’est nous qui soulignons.

²⁷Préface à la *Lettre sur le pouvoir d’écrire* de Claude-Edmonde Magny, Castelnau-le-Lez, Climats, “Micro-Climats”, 1993, p. 14.

Cf. aussi “Ecrire sa vie”, entretien cité, p. 27 :

“A partir du moment où j’ai dit qu’il fallait vivre mais pas écrire, je n’ai plus écrit. C’est revenu une première fois, pour *Le grand voyage* par hasard, et après il m’est devenu très clair que j’avais remplacé l’écriture, qui était la mémoire et le passé, par l’aventure politique, qui était nourrie d’espoir et d’avenir, par définition, surtout la politique communiste puisqu’elle se propose de changer la société. Alors, il n’y avait rien de plus efficace pour ne pas être lié au passé et se projeter en avant. Si je n’avais pas été communiste, je ne sais pas comment je m’en serais sorti.”

²⁸Telle est d’ailleurs la question qui ressort clairement du paragraphe suivant de *L’Ecriture...*, (p. 218) :

“La vie était encore vivable, il suffisait d’oublier, de décider avec détermination, brutalement. Le choix était simple : l’écriture ou la vie. Aurais-je le courage —la cruauté envers moi-même— de payer ce prix ?”

Je n'avais été moi-même, en tout cas, depuis mon retour de Buchenwald, que comme un projet incertain, un rêve confus. Je ne pouvais être moi-même, en vérité, qu'en tant qu'écrivain et l'écriture m'avait été rendue impossible. Il m'avait été rendu impossible de devenir moi-même²⁹."

C'est seulement alors, c'est-à-dire une fois le "pouvoir d'écrire" récupéré, que la véritable personnalité de Semprún pourrait éclore en dehors de ce corset militant vieux de seize ans, et qu'il deviendrait enfin celui qu'il aurait toujours dû être sans ce malencontreux concours de circonstances historiques, à savoir un écrivain³⁰.

Quelle importance si les années de militantisme n'ont pas été la traversée du désert que le narrateur prétend ? Et quelle importance, encore, si le voyage de "Gérard" avait été raconté en 1960, c'est-à-dire au moment où "Federico Sánchez" trônait dans les sommets hiérarchiques du PCE ? D'abord, il était capital de faire coïncider le début (fictif) de la création littéraire avec la fin de l'engagement partisan. Ensuite, il importait aussi d'établir au passage qu'en 1964 non seulement Semprún était en train de se faire exclure mais, surtout, il cessa d'être communiste instantanément. Sans cette inversion radicale le syllogisme intellectuel avancé par l'auteur de *L'Écriture...* serait bien moins efficace et la symétrie exclusive entre les deux "moitiés" de son autobiographie ne serait pas fondée³¹.

Inutile d'insister plus longuement. En affirmant que l'écrivain renaît en 1964 aux dépens du communiste Semprún récuse à présent presque vingt ans d'illusion révisionniste³² car, sous des

²⁹*Federico Sánchez vous salue bien*, Paris, Grasset et Fraguère, 1993, p. 21.

³⁰Notons à ce propos que Semprún prend soin de souligner comment la *Lettre sur le pouvoir d'écrire* de Claude-Edmonde Magny serait restée, tout au long de cette période, le "seul lien, indirect, énigmatique, fragile, avec celui que j'aurais pu être : un écrivain. Avec moi-même, en somme, la part de moi la plus authentique, bien que frustrée." Jorge Semprún, préface à Claude-Edmonde Magny, *Lettre...*, *op. cit.*, p. 15.

³¹Quelques années auparavant, interviewé par Montserrat Roig, Semprún refusait, de manière explicite, la possibilité d'un enchaînement causal entre le début de l'écriture et la fin de son appartenance au PCE :

—...Il ne faut pas oublier que ce que tu appelles mon œuvre, et c'est beaucoup dire, je l'ai commencée après la période de mon engagement politique. Peut-être parce que je ne pouvais pas le faire avant. Et ce n'était pas qu'une question de temps, c'était surtout que cette contradiction [entre création et communisme] je ne l'avais pas résolue et elle me forçait à rester en retrait. Il y a une coïncidence temporelle, qui n'est pas le fruit du hasard, entre la fin obligée et obligatoire...

—Obligatoire?

—Bien sûr! J'ai été exclu." ("Jorge Semprún en un vaivén", entretien avec Montserrat Roig, *Triunfo*, n° 570, 1973, p. 35).

³²Il nous semble, en effet, inutile d'énumérer ici les prises de position et les textes illustrant le révisionnisme antidogmatique du communiste des années 64-78/79... Contentons-nous de rappeler simplement comment Semprún s'était targué, encore en 1977, d'être "más comunista en el sentido teórico, filosófico, ideológico de la palabra que antes, porque (...) lo que vulgarmente se llama estalinismo es lo más antimarxista que existe, porque se está mucho más cerca de lo que puede ser un comunismo siendo antiestaliniano que estaliniano" (Jorge Semprún, "No sé realmente quién soy", entretien avec Rosa Montero, *El País semanal*, Madrid, 30 octobre 1977, p. 7), ou comment il expliquait, à l'heure du gauchisme militant, que son métier d'écrivain n'était qu'une "thérapeutique

allures confessionnelles, il a déjà complètement réécrit son personnage. Or le fait de dénoncer cette mémoire idéologique ne nous rapproche pas forcément de la vérité. Le personnage semprunien est décidément faux, mais est-ce que le trauma concentrationnaire l'est pour autant ? Peut-on seulement le mettre à l'épreuve des faits ?

LA RÉÉCRITURE À L'ÉPREUVE DES FAITS

Contrairement à beaucoup de revenants, en proie à une véritable "hémorragie d'expression"³³ dès leur retour, seize ans séparent chez Semprún l'internement à Buchenwald de la publication de son premier témoignage sur les camps. Les raisons de ce long attermoiement sont complexes et l'œuvre postérieure en propose d'ailleurs tout un éventail. Raconter après l'oubli est peut-être celle qui résume le mieux l'attitude adoptée dans *Le Grand voyage* étant donné que le travail de mémoire à chaud semble avoir été aussi difficile pour la société française de l'après-guerre que pour l'écrivain. Mais ce besoin d'oubli qui, nous l'avons vu, servait à justifier le "fourvoisement" communiste a aussi partie liée avec un autre lapsus idéologique qui concerne d'autres camps, à savoir ceux de l'archipel de la Kolyma. Et c'est justement l'attitude du communiste face au goulag qui va nous obliger à repenser, en prenant appui sur les dates cette fois-ci, le traumatisme profond que représente dans son œuvre la mémoire de Buchenwald.

La question est simple : y a-t-il eu un trauma concentrationnaire en 1945 ? Inutile, en tout cas, de chercher dans la production comprise entre 1945 et 1980 aucun écho de cet avilissement que Rousset et tant d'autres anciens déportés en sont venus à considérer comme fatal. Aucune trace d'un outrage ou d'une humiliation irréparable, d'un acte nécessaire à la survie (vol, lâcheté ou faiblesse) dont le souvenir aurait pu mortifier l'écrivain...³⁴ On aurait beau également chercher dans ses livres ce sentiment diffus de culpabilité si répandu chez les *Kazettler* à leur retour. Alors que la question "pourquoi moi et pas eux ?" hantait ces survivants qui avaient vu famille, camarades et amis envolés en fumée, l'auteur de *L'Écriture ou la vie* se montrera catégorique sur ce point :

"Je n'ai jamais compris pourquoi il faudrait se sentir coupable d'avoir survécu. (...) J'aurais pu me sentir coupable si j'avais pensé que d'autres avaient davantage que moi mérité de survivre. Mais survivre n'était pas une question de mérite, c'était une question de chance. Ou de malchance, au gré des opinions. Vivre dépendait de la manière dont tombaient les dés, de rien d'autre.

provisoire", "la compensation, la revanche ou la nostalgie de la fin de l'engagement politique" ("Jorge Semprún : Prix Fémina 1969", entretien cité, p. 153).

³³Robert Antelme, cité par Annette Wieviorka, *L'Ere du témoin*, Paris, Plon, 1998, p. 67.

³⁴"Moi seul avais le pouvoir de m'humilier —explique l'Espagnol dans *Quel beau dimanche !*, p. 126— Je veux dire : la seule chose qui pouvait m'humilier aurait été le souvenir d'un acte honteux que j'aurais pu commettre moi-même. (...) La seule chose humiliante aurait été de me trouver du côté des bourreaux, des nantis, des profiteurs. Et je n'étais sûrement pas de ce côté-là."

C'est cela que dit le mot "chance", d'ailleurs. Les dés étaient bien tombés pour moi, c'était tout³⁵."

Pourtant la question de la survie s'avérait d'autant plus épineuse dans son cas qu'elle était liée aux privilèges et aux responsabilités administratives des communistes à Buchenwald. Dès 1945 une large partie de l'opinion publique avait d'ailleurs manifesté sa surprise au sujet du concours apporté aux nazis par les communistes français dans la gestion du camp et notamment dans l'organisation des transports destinés aux commandos extérieurs où les chances de survie étaient presque inexistantes. Le fait que ces militants gardent leurs camarades au camp et envoient d'autres déportés en transport à leur place avait été en effet critiqué et souvent mal compris. Mais rien de tout cela ne semble avoir inquiété Semprún qui, en bon marxiste, fera de cette question une analyse concrète et stratégique.

La survie dans les camps, insiste-t-il, était en grande partie une question de chance. Mais elle dépendait aussi de facteurs objectifs tels qu'une santé solide, une foi, une conviction ou une discipline vigilantes capables d'enrayer le désespoir et, bien entendu, d'une connaissance de l'allemand qui doublait les chances de se débrouiller. Quant aux privilèges inhérents au statut de "politique" communiste, non seulement ils répondaient à une logique résistante ayant pour but de préserver les meilleurs combattants contre le fascisme, mais ils étaient aussi assortis de risques que le reste des détenus ne courait pas. L'écrivain reviendra d'ailleurs sur ce point à maintes reprises, surtout dans *Quel beau dimanche !*, pour expliquer que les planqués étaient à leur poste pour garantir le sabotage ou pour prendre des responsabilités. Ils étaient là aussi pour préparer la résistance armée qui permettrait de libérer Buchenwald peu avant l'arrivée des Américains. Et même si cela n'était pas visible pour la plupart des détenus, tranche l'écrivain, les scrupules ne servaient pas à grand chose dans le *Lager*, "ce qui était moral c'était d'avoir une stratégie correcte !³⁶".

Est-ce cette conviction qui aura définitivement conjuré chez lui le traumatisme du camp ? "Il n'avait rien d'autre à faire que ce qu'ont fait les dirigeants communistes à Buchenwald", affirmera Robert Antelme, un autre revenant, en commentant l'assurance affichée par Semprún à la fin des années quarante lorsqu'il était question de l'attitude des hommes du parti au camp,

"mais il me semble que sous peine de vider cette activité de son contenu réel (...) et d'en faire au contraire une espèce d'activité cynique, chaque camarade doit savoir que sur ce chemin qui était théoriquement et réellement le chemin de la révolution, il y a beaucoup d'hommes qui sont morts pour qu'eux, ces camarades communistes, les meilleurs militants de la révolution, vivent. Ne pas rester insensible, admettre d'avoir été sauvé par le départ d'un autre comme une chose parfaitement naturelle, c'est d'abord

³⁵*L'écriture...*, pp. 149 et 150.

³⁶*Quel beau dimanche !*, p. 219.

ne rien comprendre à tout ce qui s'est passé ; c'est ensuite substituer à la notion de responsabilité à assumer l'idée d'un droit aristocratique au privilège, l'idée qui s'acquiert vite que, parce que l'on est communiste, on appartient à une essence supérieure, différente de celle des autres hommes et que, non seulement des égards, mais la vie même vous seraient naturellement dus par eux. C'est ce que je ressentis avec surprise et inquiétude lorsque je sus que le camarade Semprun s'était étonné à ce moment-là auprès d'autres camarades, de la tristesse, de l'espèce de poids que m'avait laissés la conversation avec José Corti et dont je lui avais fait part³⁷.”

Bref, ni l'attitude ni les propos tenus par Semprun ne vont donc nous permettre de conclure à un traumatisme concentrationnaire, du moins au cours de la période qui suivit son retour du camp.

“Je me rappelle que j'avais vingt ans et que j'étais heureux— confirmera Semprun dans *l'Autobiografia*...— (...) J'étais heureux parce que tout était clair. Je savais pourquoi j'étais détenu. Au surplus, les méchants étaient d'un côté, les bons de l'autre, comme dans les contes de fées. Et moi j'étais du côté des bons. Le fascisme était le Mal et nous luttons contre le Mal. J'avais vingt ans et j'étais heureux³⁸.”

Et pourtant... Il est indéniable que Buchenwald reste lié à des souvenirs traumatisants qui blessent profondément l'identité de l'écrivain. A partir de *Quel beau dimanche !*, il est en effet possible de percevoir les premiers signes d'un ébranlement de la mémoire concentrationnaire qui, depuis *La Montagne blanche* jusqu'au *Mort qu'il faut*, ira grandissant et trouvera sa meilleure expression dans *L'écriture ou la vie*. Le récit que l'auteur y fait du suicide de Primo Levi, en 1987, tend d'ailleurs à accréditer l'idée d'une temporisation analogue qui ferait de tous les revenants des hommes en sursis. Ainsi, de la même manière que la société redécouvrait les camps dans les années 60-70 à la lumière du génocide juif et de la collaboration de l'Etat français, un choc analogue semblerait s'être produit chez Semprun bien qu'au tournant des années 70 seulement.

³⁷Antelme fait ici allusion à sa conversation avec l'éditeur José Corti dont le fils de vingt ans était mort à Dora. Encore marqué par cette disparition, Corti estimait que les communistes n'avaient pas le droit d'opérer une sélection parmi les Français qui devaient rester ou partir en transport, et s'étonnait qu'ayant été lui-même transféré à Dora, Antelme ait pu adhérer au parti à son retour.

“Je me souviens avoir eu, à la suite de cet entretien, une conversation avec Semprun, donc avec un camarade du Parti, ancien déporté à Buchenwald comme moi, mais qui était communiste à ce moment-là et n'était pas parti en transport. Je lui dis combien la peine, l'indignation, les limites terribles de la compréhension de ce vieillard faisaient mal à voir. Combien les nécessités du combat étaient parfois difficiles à assumer. (...) Voilà ce que dans son rapport ce malheureux appelle des attaques contre les camarades à Buchenwald.”

Robert Antelme cité par Gérard Streiff, *Procès stalinien à Saint-Germain-des-Prés*, Paris, Syllepse, 1999, pp. 105 et 106.

En effet, dans son réquisitoire contre Antelme, Semprun avait jugé utile de revenir sur cette conversation de 1947-48 en la présentant sous le jour qu'on vient de voir.

³⁸*Autobiografia*..., pp. 122 et 123.

Bien évidemment, ce “trauma à retardement” a un rapport avec la prise en compte tardive de la réalité du goulag. Soljénitsyne n’y est pas étranger, certes. Mais pas celui de 1963 qui avec *Une journée d’Ivan Denissovitch* apportait, quoi qu’il en dise, si peu d’éléments nouveaux au militant. C’est plutôt le Soljénitsyne de *L’Archipel du goulag* (1977) qui ébranlera Semprún le contraignant à une douloureuse mise à plat de la mémoire des camps au moment même où la communauté Juive redécouvrait la Shoah et où l’Europe entamait la réflexion sur le totalitarisme mettant en parallèle les régimes nazi et soviétique, la terreur brune et la terreur rouge, Auschwitz et la Kolyma...

Cette omniprésence de la pensée analogique va s’avérer déterminante, nous semble-t-il, dans le traumatisme concentrationnaire que l’intellectuel redécouvre trente ans plus tard, lorsque la désaffiliation communiste est enfin consommée totalement. Car il y a dans l’œuvre de Semprún un moment si fort de déréliction idéologique que celui-ci évoque, de fait, la possibilité d’un suicide. Ne parle-t-il pas dans *Quel beau dimanche !* de “la déraison profonde du marxisme, conçu comme théorie d’une pratique révolutionnaire universelle, qui a été notre raison de vivre. La mienne, en tout cas”, pour affirmer ensuite “je n’ai donc plus de raison de vivre. Je vis sans raison³⁹” ? N’a-t-il pas écrit de manière saisissante, dans le même livre, l’ébranlement produit chez lui par l’acceptation finale de la réalité du goulag ? Semprún, rappelons-le, avait cautionné la Kolyma en tant que dirigeant communiste tout comme les Allemands de Weimar avaient accepté l’odeur du crématoire de Buchenwald en face de chez eux⁴⁰. Et ceci était d’autant plus grave que, contrairement à l’ignorance prétendue de ces derniers, lui, il savait bien ce qu’étaient les camps...

³⁹*Quel beau dimanche !*, pp. 154 et 155.

⁴⁰Pour évaluer le traumatisme de cet impact, il suffirait de rappeler la dureté et l’intransigeance affichée par Semprún dans *Le Grand voyage*, lorsqu’il était question de la fausse bonne conscience des Allemands qui avaient assisté depuis les premières loges au spectacle insupportable des camps.

“Dans trois ou quatre jours, les Américains vont faire venir jusqu’au camp des groupes entiers d’habitants de Weimar. Ils vont leur montrer les baraques du camp de quarantaine, où les invalides continuent de mourir dans la puanteur. Ils vont leur monter le crématoire, le block où les médecins SS faisaient des expériences sur les détenus, ils vont leur montrer les abat-jour en peau humaine de Mme Ilse Koch, (...). Alors, les femmes de Weimar, avec leurs toilettes de printemps, et les hommes de Weimar, avec leurs lunettes de professeurs et d’épiciers, vont se mettre à pleurer, à crier qu’ils ne savaient pas, qu’ils ne sont pas responsables. Je dois dire, le spectacle m’a soulevé le cœur...” *Le Grand voyage*, pp. 165 et 166.

Le temps et la perspective aidant, Semprún ne prendrait-il pas la place de cette vieille dame allemande de Weimar dont il était allé visiter la maison quelques jours après la libération, simplement pour “regarder du dehors cet enclos où nous tournions en rond, des années durant” ?

“Je pénètre dans la salle de séjour et c’est bien ça —avait-il écrit le cœur serré—, c’est bien ce que j’attendais. Mais non, si je suis sincère je dois dire que tout en m’attendant à ceci, j’espérais que ce serait autrement. C’était un espoir insensé, bien entendu, car à moins d’effacer le camp, à moins de le rayer du paysage, ça ne pouvait être autrement. Je m’approche des fenêtres de la salle de séjour et je vois le camp. Je vois, dans l’encadrement même de l’une des fenêtres, la cheminée carrée du crématoire, alors, je regarde. Je voulais voir, je vois. Je voudrais être mort, mais je vois, je suis vivant et je vois.” *Ibid.*, pp. 181, et 182.

“Sans doute y avait-il une façon de trancher dans le vif de cette angoisse. Sans doute y avait-il une façon d’effacer le rêve en effaçant le rêveur, quel qu’il fût. D’effacer aussi la culpabilité que j’éprouvais d’avoir vécu dans l’innocence benoîte du souvenir de Buchenwald, l’innocent souvenir d’avoir appartenu au camp des justes, sans aucun doute, alors que les idées pour lesquelles je croyais lutter, la justice pour laquelle je pensais me battre, servaient au même moment à justifier l’injustice la plus radicale, le mal le plus absolu : le camp des justes avait créé et géré les camps de la Kolyma. Sans doute peut-on toujours se suicider. Ainsi, Fadeiev s’était suicidé. Il n’y a qu’avec du sang qu’on peut effacer le sang.”

Y avait-il du sang dans ma mémoire ?⁴¹”

A cette question de 1980, Semprún répondrait “non” en s’auto-acquittant. L’eût-il ouvertement assumé, le poids de cette complicité aurait pu être plus lourd, en effet. Aussi lourd que Semprún le prétend, du moins. Mais transféré en 1994 dans l’enceinte même de Buchenwald, sublimé sous forme d’une mémoire mortifère latente depuis 1945, il sera intégré et évacué à la fois de cette autobiographie que l’écrivain nous conte et ne cesse de réécrire comme un roman. Est-il donc impossible d’imaginer, alors, qu’au moment du dépôt de bilan communiste, au lieu d’avoir pu le perdre, l’écriture le sauva ?

L’autobiographie de Semprún —nous l’avions signalé d’entrée de jeu— retrace un parcours au bout duquel les signes d’identité auront été plusieurs fois subvertis et seront même devenus antithétiques. En ce sens, plus l’abjuration du communisme s’affirme plus il pèse sur l’intellectuel un sentiment d’échec et de “complicité” historique à la mesure de ses certitudes passées. Parfois celui-ci laissera transparaître une nostalgie discrète et poignante devant cette “aventure d’antan qui nous a abandonnés”, devant cet “avenir qui s’est dérobé⁴²”... Mais, le plus souvent, son bilan se traduira par un sentiment d’incompréhension devant ce que l’écrivain appelle “le mystère du communisme”, c’est-à-dire la manière dont cette idéologie émancipatrice “aura suscité les sentiments les plus purs, les engagements les plus désintéressés, les élans les plus fraternels, pour aboutir au plus sanglant échec, à l’injustice sociale la plus abjecte et opaque de l’Histoire⁴³.” C’est alors que l’écriture distille un profond désespoir face au militant dogmatique qu’il sait avoir été mais qu’il ne comprend plus...

“Je crois tout à fait au destin —notait Semprún lors d’un entretien—, mais je crois aussi qu’on peut le trahir et le modifier. (...) dans ma vie, j’ai déjà modifié mon destin plusieurs fois. Le destin du jeune bourgeois espagnol n’était pas forcément d’être

⁴¹ *Quel beau dimanche !*, p. 139.

⁴² *Federico Sánchez vous salue bien*, pp. 18 et 19.

⁴³ *L’Ecriture...*, p. 267.

communiste. Et mon destin, après tant d'années de communisme aurait pu être celui d'être malheureux, et de ne pas m'en être sorti⁴⁴."

D'une certaine manière, l'écriture allait pouvoir remédier à tous ces malheurs. A quarante ans, elle est devenue un métier providentiel et couronné de succès pour l'ex-dirigeant. Par le biais de l'autocritique, elle a aussi permis d'exorciser partiellement le passé : "Si je n'avais pas écrit j'aurais très mal fini ; je ne sais pas comment mais très mal. J'en suis certain⁴⁵", confirmait l'auteur de *Quel beau dimanche !* au moment où il recevait de plein fouet l'impact tant ajourné de la "découverte" du goulag. Mais il semblerait que, pour l'apostat des années 80, persévérer dans l'autocritique eût été dangereux. "La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil⁴⁶", se plaira-t-il à répéter à partir de *Montand...* pour évoquer ce désespoir d'avoir été stalinien. Et si l'autobiographie politique risquait désormais de l'attiser au-delà du supportable, les ressources littéraires du témoignage pouvaient au moins le canaliser.

Pendant ses longues années de militantisme "être traité d'« intellectuel », c'était être en accusation". Or en 1986, au moment où la nébuleuse de *L'Écriture ou la vie* commence à prendre forme avec la publication de *La Montagne blanche*, l'intelligence de Semprún aura définitivement cessé de servir ce "masochisme intellectuel" que Carrillo lui reprochait :

"...je crois au contraire que c'est parce que j'étais un « intellectuel » que je m'en suis sorti. Au fond, c'est ce qui m'a sauvé. On a vu tellement d'autres gens passer par le communisme, qui n'avaient pas les ressources de l'intellectuel (...) et qui ont sombré corps et biens dans l'aventure ! Depuis lors, ou bien ils sont devenus n'importe quoi, ou bien ils ne sortent pas de l'amertume⁴⁷."

Anticommuniste viscéral, ce n'était pas la première fois que Semprún déjouait un destin prévisible. Et s'il va pour cela jusqu'à réécrire sa vie c'est que, en bon dialecticien, il a toujours su adapter la vérité aux enjeux du moment.

⁴⁴"Jorge Semprún", entretien avec Pierre Boncenne, *Lire*, n° 126, mars 1986, p. 113.

⁴⁵"Quiero matar a mis seudónimos", entretien avec Alejandro Gándara et Mariano Navarro, *El Urogallo*, n°12, avril 1987, p. 82.

⁴⁶Selon l'aphorisme de René Char dans *Fureur et mystère*.

⁴⁷"Jorge Semprún", *Lire*, entretien cité, p. 106.